ALBUMS COMIQUES

PAR

CHAM

I



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/nouveauxhabitsno00cham

NOUVEAUX HABITS!

NOUVEAUX GALONS!

ALBUM

PAR CHAM



— Catherine, je vous défends de causer avec des militaires quand vous avez le petit sur vos bras : vous voyez bien que leurs brandebourgs le font loucher.

PARIS

ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



— Mon ami, nous n'avons pas encore trop à nous plaindre : les cavaliers ont des pans, c'est vrai ; mais ils n'en sont pas plus avancés pour ça !



— Monsieur Pacot, pourquoi que vous ne vous asseyez pas plus que cela ?

— Ah ! dame ! j'ai pas envie d'user mon pantalon : ça se verrait trop, une pièce à c'te heure !



— Mais qué que tu cherches donc par là avec ton mouchoir de poche ?

— Tiens, c'est vrai ! j'oublie toujours que mes poches ont changé de garnison !



— Pas commode, le nouveau pantalon d'ordonnance, pour se mettre en bourgeois !

— Bah ! avec une belle paire de sous-pieds pas trop courts, ça ira encore.



— Tiens, cher ami, voici ta Françoise qui te fait hommage de deux bonnes chemises.

— Mademoiselle Françoise, je regrette que vous me fassassiez cadeau de c'te chose-là... Il est question de changer l'habillement de la troupe, je ne sais pas si nous porterons encore de ça.



— Si c'est pas une horreur! Sophie qui accapare à elle seule tous les militaires!

— Ma chère, ce sont des soldats du 103e de ligne qui arrivent de la Savoie! son bonnet leur rappelle le mont Blanc.



— La garnison de Paris va t'être renouvelée! Si c'est pas une horreur de mettre les pauvres bonnes dans l'obligation de changer leurs affections comme ça!



— Excusez, bourgeois, mais je me sens légère comme z-une plume dans ma nouvelle costume!



— Dis donc, le bœuf gras, il est comme nous autres, tout culotte !



— Joséphine, je ne veux plus que votre militaire vienne manger ici : le gouvernement lui a donné des brandebourgs pour lui garnir l'estomac, ça doit lui suffire!



— Vois donc, Pierre, ce major est tant gros, que le gouvernement a été obligé de le faire cercler.



— Mein herr! quand je vous le disais que la France avait des vues sur l'Allemagne! Voilà la garde qui a déjà pris *brandebourg!*



— Ne va donc pas avec lui, ma chère, il doit être très-vieux !
— Bah !...
— Je crois bien : les bras ne suffisaient plus ; on a été obligé de lui mettre des chevrons sur la poitrine !



— Dites donc, militaire, paraît que vous ne les digérez pas, vous, les gaufres, qu'il vous en est resté une comme ça sur l'estomac !



— Dites donc, sargent, les Autrichiens et les Russes ne nous reconnaîtront peut-être plus!
— Que t'es bête! puisqu'ils ne nous ont jamais vus par derrière !



— Sapristi ! monsieur Dumanet, vous m'avez fait une fameuse peur avec vos brandebourgs ! Dans l'obscurité je vous ai pris pour une squelette !



— Sergent, ça humilie mes pauvres mollets, c'te mode-là.
— Au contraire, mon garçon; t'as l'air de les avoir perdus et d'en porter le deuil aux jambes; c'est un hommage que tu leur rends, à tes mollets.



— Voltigeur, vos brandebourgs obliquent à gauche : vous avez bu! Quinze jours à la salle de police!
— Cristi! plus moyen de dissimuler avec ces satanés brandebourgs!



— Dis donc, on dirait que notre tambour-major est vexé d'être en garnison par ici!
— Parbleu! il sent bien que le mont Blanc, ça lui fait du tort!



Les recrues sardes ne comprenant pas l'opération que veut leur faire subir le maître tailleur à leur arrivée au régiment français.



— Couvrez-vous donc, militaire.
— Faites pas attention, bourgeois; c'est pas à la tête que j'ai froid!



— Dumanet, tu ne sens donc rien? Voilà une heure que je te pousse par derrière pour te faire rentrer au quartier!
— Ah! dame! grâce à ma nouvelle tunique, le froid m'a rendu complétement insensible de ce côté-là!



— Pourquoi n'êtes-vous pas rentré pour l'appel?
— Sergent, je m'étais perdu!
— Où çà?
— Dans mon nouveau paletot d'uniforme.



— Ah! mon ami, je voudrais-t'y être au collége!
— Pour avoir des prix?
— Non, pour avoir des pans.



— Sapristi! factionnaire, présentez-moi donc les armes!
— Excusez-moi, mon officier, le vent s'est engouffré dans mon nouveau manteau, je ne puis rien voir!



— Tiens, monsieur Pacot, vous avez donc pris médecine aujourd'hui, que vous vous promenez tous en robe de chambre?
— Mais non, mamzelle Françoise, c'est la nouvelle capote; c'est-z-un embellissement!



— Eh bien, merci... je viendrai plus voir l'hippopotame z-avec ma nouvelle capote; a-t-il l'air de me prendre pour un pays!



NOUVEAU MANTEAU POUR LA TROUPE.
— Tiens! ousqu'est l'homme? ousqu'est la guérite?



LA PHOTOGRAPHIE EN TEMPS DE GUERRE.

— Ne bougeons plus!



Nouvelle manière d'être pris par l'ennemi.



— Ne bougez pas, qu'on vous dit!

— Mais il y a une heure que ma phothographie est terminée!

— Ça ne me regarde pas : le capitaine photographe n'a pas levé la consigne!



— Eh bien, madame, vous qui souteniez que vous n'aimiez pas les militaires!

— Eh bien, ces messieurs sont actuellement photographes!



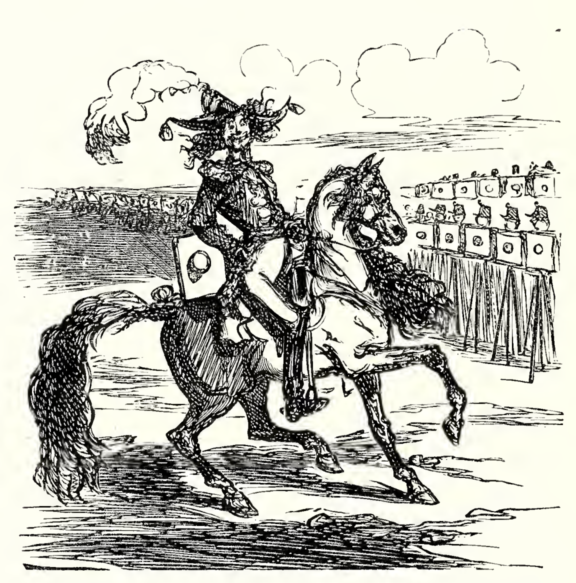
— Pourquoi faire que vous-z-apportez deux-z-appareils?
— Mais, sargent, vous avez dit que vous alliez photographier le gros major; il ne tiendra jamais dans une de ces petites machines-là ! je vais aller en chercher encore d'autres.



— Voulez-vous, mon officier, me photographier ma figure là-dessus ?
— Mais c'est un boulet !
— Eh bien, mon officier, ce sont mes cartes de visite, à moi ; j'en ai laissé comme ça en Crimée et en Italie.



L'armée française poussant la témérité jusqu'à vouloir entrer en lutte avec Disdéri le photographe.



M. Nadar nommé général inspecteur des photographes militaires

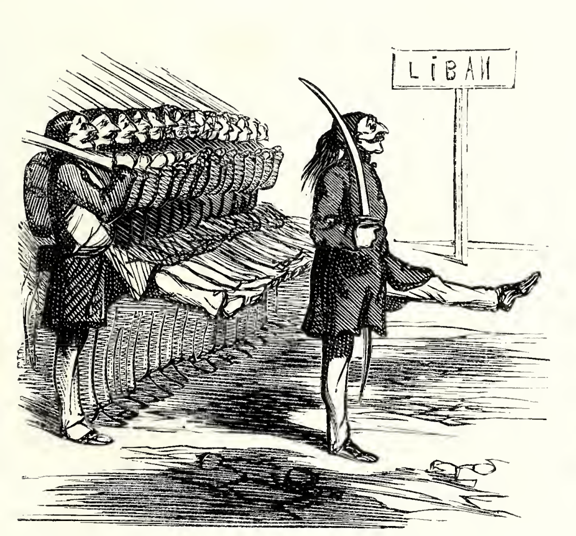


EN SYRIE.

— C'est pas les femmes qui devraient se cacher le visage dans c'pays-ci, c'est les hommes!



— Tiens, voilà le vrai nœud de la question d'Orient!



Troupes turques accourant au secours des chrétiens du Liban.



— Mon cher ami, je suis forcé de te pendre pour leur être agréable; mais je te décrocherai quand ils seront partis, je te le promets. C'est une affaire de six mois tout au plus!



— Tiens! tu portes une *ceinture dorée?*
— Dame! puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir *bonne renommée!*



— Mais je l'ai déjà payée, cette robe! et il reste encore quelque chose à payer dessus?...
— Certainement! tu vois bien que cette robe laisse une queue derrière elle!



AU BOIS DE BOULOGNE.

— Il t'avait promis une voiture?
— Oui, ma chère; et le pingre a profité de l'hiver pour me donner un traîneau, afin d'économiser la dépense d'une paire de roues!



— Pardon, madame, je commence à avoir trop chaud avec ma fourrure!
— Mais, imbécile, est-ce que vous vous imaginez porter cela pour vous!



— Sapristi! monsieur, ces choses-là ne se font pas!
— Si fait, monsieur, en chemin de fer. Monsieur ne lit donc pas les journaux?



— Comment, mon ami, tu as osé voyager ainsi en haillons?
— Chère amie, du temps qui court il n'est pas prudent d'avoir l'air cossu en chemin de fer!



— Monsieur ne dort donc pas en chemin de fer?
— Après vous, monsieur.
— Merci, commencez d'abord.
— Comptez là-dessus! vous premièrement!



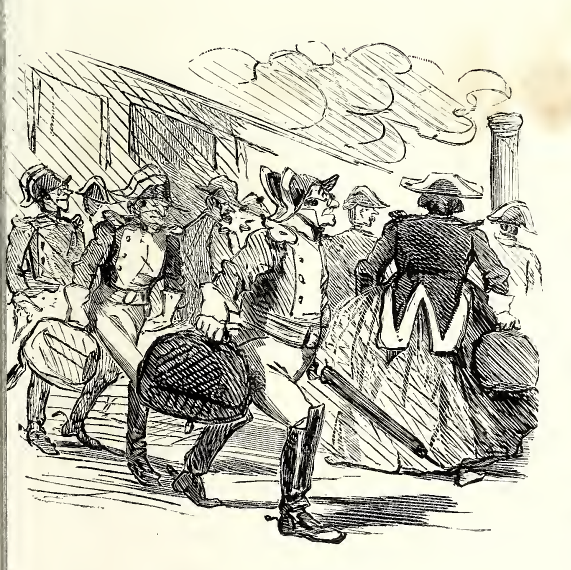
Je propose, comme moyen de sûreté, que chaque dame voyageant par le chemin de fer ait un employé sur ses genoux pour la défendre au besoin.



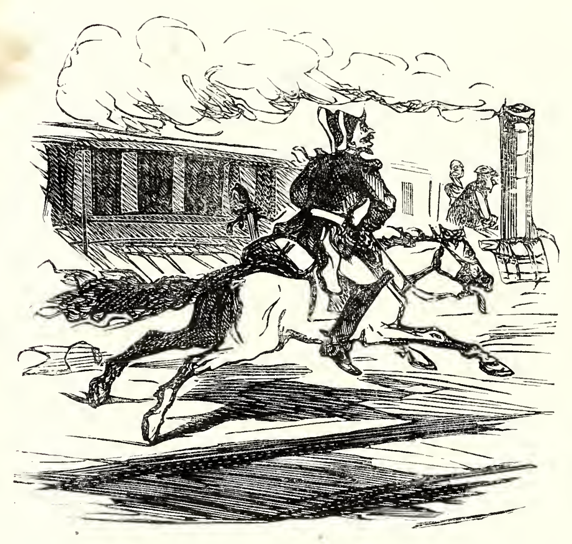
Nouveau costume pour les voyageurs en chemin de fer.



— Je ne cours aucun danger, j'espère, dans ce wagon?
— Madame, vous pouvez être tranquille : les assassins ont maintenant un compartiment exprès pour eux, comme les fumeurs.

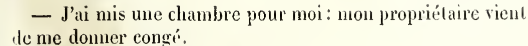


Le *Charivari* proposant que tous les voyageurs en chemin de fer soient habillés en gendarmes, afin d'imposer aux malfaiteurs.



Ou bien encore de faire accompagner tous les trains par un gendarme à cheval.





— Tu as fait un plan pour l'Opéra? Qu'est-ce que tu as mis dedans?

— J'ai mis une chambre pour moi : mon propriétaire vient de me donner congé.



L'architecte de la nouvelle salle de l'Opéra mettant une pièce d'eau au milieu de l'orchestre des musiciens, afin que les canards s'y tiennent de préférence, au lieu d'élire domicile dans les clarinettes et autres instruments à vent.



La seule manière de faire tenir ses jambes dans les stalles d'orchestre de la plupart des théâtres actuels.



Aspect des stalles d'orchestre dans la prochaine salle de l'Opéra.



L'ouvreuse. — Monsieur, on vous prie de ne pas ronfler si fort pendant le *Tannhauser* : vous réveillez les gens dans la loge à côté.



— Garçon! on a sonné à la loge du n° 4 ; avez-vous été voir ce qu'on voulait?
— Oui, madame, ils demandent tous la même chose dans la salle, ce soir... tous de la choucroute!



— Maman Vénus, qu'est-ce que tu as donc à être triste comme ça depuis quelques jours?
— Si tu crois que ça m'amuse d'aimer le Tannhauser à moi toute seule! Personne pour vous aider; merci!



— C'est faux ce que tu joues là, mon enfant.
— Maman, c'est le *Tannhauser*.
— Ah! c'est différent.